



Nicolas Ancion

# Nous sommes tous des playmobiles



nouvelles

**Nous sommes tous des  
playmobiles**

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



F É D É R A T I O N  
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2017 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © Gianluca Fabrizio – Getty Images

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-268-0

Dépôt légal : D/2017/12.583/13

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Nicolas Ancion

**Nous sommes tous des  
playmobiles**

nouvelles

*Postface de Stéphanie Biquet*



*Pour Axelle, qui lit les histoires,  
Lucie qui les commente  
et Joseph qui les rejoue avec ses bonshommes  
en plastique.*

## MOI, JE DIS QU'IL Y A UNE JUSTICE

Moi, je dis qu'il y a une justice. Mais ceux qui la rendent, ce ne sont ni les juges, ni les hommes, ni les lois ; ce sont les circonstances.

Et les circonstances, elles sont bien souvent aggravantes.

Yvonne, ça faisait combien de temps qu'elle m'avait quitté pour de bon ? Deux semaines ou bien trois ? Je n'aurais pas pu le dire, je n'avais pas encore avalé mon premier café à cette heure-là, je n'avais pas l'esprit assez clair pour calculer. Il était sept heures trente à peu près, j'avais la gueule comme une enclume et une haleine de poissonnier par temps de canicule. Puis j'avais l'entrejambe qui me grattait, comme tous les matins.

Elle a déboulé comme je déteste, avec sa vieille clef, sans sonner, sans frapper, elle est entrée dans le salon le regard de morue

braqué sur ses baskets usées. Je viens chercher des affaires, qu'elle a dit.

La bonne affaire, c'est ce qu'elle a toujours cherché : le meilleur rapport qualité-prix. Ce n'est pas pour rien qu'elle a épousé un comptable dans mon genre. C'est certainement pour ça aussi qu'elle a voulu qu'on fasse des petits dès que j'ai été nommé responsable d'agence. Des gosses de banquier, c'était le rêve, pour elle, un objectif de vie. Tu parles. J'ai jamais été doué pour ça. Sans doute que c'est la faute aux savons liquides et à tous les produits chimiques que je bouffe depuis des années. Je suis pas une terre très fertile. Ça lui a pris des mois pour admettre que je n'étais pas capable d'en pondre, des enfants, que son mari idéal, son banquier pas trop moche, était aussi stérile que la plupart de nos conversations. Elle ramenait le sujet sur la table tous les soirs, à plat sur la toile cirée, entre le gratin dauphinois, le hachis parmentier et son éternel thermos de café à fleurs, pile sous le halo du tube néon de la cuisine. Tu devrais voir un médecin, qu'elle me répétait tout le temps. Et à force de me répéter le conseil, c'est elle qui a fini par se barrer avec son gynécologue, celui qui la conseillait depuis des mois. Un petit gros tout moche, avec des cheveux gras et des lunettes sales. Un type qui gagne tellement de paquets qu'il a déjà trois mômes d'une première patiente. On n'est pas du même monde, on n'est pas atteint du même mal. Pas le même genre de mâles, au fond.

Elle a foncé vers la cuisine, elle a traversé le salon et c'est à ce moment-là que les choses se sont accélérées. Comme dans un mauvais film de divorce qui vire au drame. La vitre à côté de la porte d'entrée a volé en éclat, le bruit du verre brisé a résonné sur le carrelage du hall, le temps de lever la tête et je les ai vus foncer droit



sur moi, deux types encagoulés avec des fusils à pompe au bout de leurs grosses mains gantées.

On a beau avoir vu ça des tas de fois à la télévision, en vrai, ça ne fait pas du tout le même effet. Mon cœur s'est soulevé, j'avais comme un marteau-piqueur dans les tempes, un truc qui cognait à tout rompre et qui m'a réveillé en un instant. J'étais encore à moitié affalé dans le divan du salon : l'un a foncé sur moi, l'autre a couru à la cuisine. Ils n'ont pas lâché un mot. Celui qui s'occupait de moi m'a balancé sur le sol d'un coup de crosse, avant de poser le canon sur ma nuque. C'était froid, c'était glacé, je n'ai pas bougé d'un poil. Yvonne avait l'air de résister elle, je l'ai entendue lâcher des insultes, hurler puis recevoir un bon coup quelque part qui l'a fait taire. J'ai souri intérieurement, pour une fois que quelqu'un parvenait à la réduire au silence, fallait en profiter.

Je n'ai pas compris tout de suite où ils voulaient en venir. Je m'attendais à ce qu'ils retournent la maison, à ce qu'ils éventrent les fauteuils et emportent le home cinéma, mais rien de tout cela, ils ont attendu patiemment, assis dans le divan, et, la joue collée contre la moquette, j'entendais dans le silence la vieille pendule du salon qui lâchait son éternel tic-tac tic-tac tic-tac qui n'en finissait pas. Rien n'arrête la course du temps. Pas même une matinée de cauchemar. Parce que question cauchemar, ça a vite décollé. Après quelques minutes de silence assourdissant, le type qui était dans mon dos a dit :

– Tu vas bien m'écouter. Tu vas te taire, tu vas écouter les instructions et tu les mettras en application à la lettre. Compris ?

– Oui, que j'ai répondu.

– Alors commence par te taire comme je te l’ai demandé. On va partir tous les deux gentiment. Tu conduiras ta voiture, comme tous les matins. Arrivé à la banque, s’il y a des employés, tu ne dis rien et, si on te pose des questions, tu expliques que je suis envoyé par la direction financière pour la révision des trucs comptables, une histoire du genre, en plus crédible. Tu sais mieux que moi ce qu’ils goberont facilement. C’est toi le banquier, pas moi.

– Et je dois expliquer ça sans parler ?

– Je t’ai dit d’écouter ! Tu t’arrangeras pour que tout se passe bien. Parce que non seulement j’aurai mon arme avec moi mais, si ça se passe mal, mon copain, là, il abattra ta femme sans sommation. C’est clair ? Tu ouvriras le coffre-fort, tu rempliras la valise avec les billets et tu me la ramèneras dans le bureau. Après ça, tu laisseras passer une heure complète avant d’appeler les secours. Si tu bouges avant ça, si tu bronches, si tu causes, tu as déjà deviné : mon copain retravaille un peu le portrait de ta douce avec les ustensiles de cuisine. Il adore râper les genoux et mouliner les orteils. Il travaillait pour la mafia estonienne avant de s’exiler en Belgique. Il n’a pas l’habitude d’hésiter longtemps avant de faire mal. Et puis il tue, après, pour pas laisser de traces.

J’imagine qu’Yvonne avait tout écouté parce qu’elle s’est mise à gigoter et à protester, j’ai entendu le bruit de quelques claques qui s’envolaient, comme des canards au bord d’un lac juste après un coup de fusil. Puis un long silence à nouveau.

Cette scène, je me l’étais jouée des tas de fois dans ma tête, je l’avais même interprétée lors d’un séminaire sur la sécurité, au siège central de Bruxelles, c’était moi qui tenais le rôle du

gangster et j'avais foutu une trouille bleue à mes collègues, sans même me lever de la chaise. Je m'étais toujours dit qu'il n'y avait qu'une seule solution intelligente pour s'en sortir vivant. Je le savais, on me l'avait répété. Faire tout ce qu'ils disent. Ne mettre personne en danger. Le coffre est directement relié au commissariat. Les caméras de surveillance également. La brigade d'intervention est sur les lieux en moins de cinq minutes dans le meilleur des cas. Et dans le pire, on n'est plus là pour compter, de toute façon.

Mais j'avais l'entrejambe qui continuait à me démanger. Ça grattait comme des poux qui copulent sous un bonnet de schtroumpf.

– On y va, qu'il a dit en me faisant signe de me lever.

J'ai redressé la tête et j'ai dit non, tout simplement. Comme un gamin de trois ans. Comme un Iranien nucléaire à un contrôleur de l'ONU. Comme un Américain à qui on demande de ratifier le Protocole de Kyoto.

Il a hésité un moment. J'ai senti la tension qui grimpeait dans la pièce. L'air qui devenait épais comme de la fumée d'incendie. Noire et qui pique aux yeux. Il a regardé son copain puis il a levé l'arme à hauteur de ma bouche.

– On y va, ou je t'explose ?

– Non, que j'ai répété.

J'ai marqué un temps. Je réfléchissais très vite. Je n'avais pas le droit à l'erreur.

– Avec la cagoule sur la tête, vous allez vous faire repérer direct. Il y a des caméras dans toute l'agence.

Le silence qui répondait à ces mots me laissait croire qu'ils voulaient entendre la suite.

– Si vous voulez que ça marche, il faut que vous ayez l'air d'un client normal. Vous débarquez juste après l'ouverture et vous dites que vous avez rendez-vous avec moi. Je vous recevrai dans mon bureau et je remplirai la valise avec les billets. Après dix minutes, vous repartez calmement et vous pourrez disparaître où bon vous semble.

– Et qu'est-ce qui nous garantit que vous n'allez pas prévenir la police bien avant ça ?

– Vous avez Yvonne. Que voulez-vous de plus ? Si vous entrez avec moi, on sera repérés de suite. Si vous entrez sans moi, vous n'arriverez à rien.

Ils n'ont pas discuté longtemps. Le temps jouait contre eux, je le savais. Ils devaient respecter mon horaire habituel, pour ne pas être repérés.

On est partis dans la voiture, on a traversé la ville sans s'arrêter, j'avais l'impression qu'il n'avait jamais fait aussi chaud à une heure si matinale. Je suis dans mon costume, je sentais les auréoles s'étendre sous mes bras et dans le creux de mon dos. Le gars à côté de moi, avec sa tête d'entraîneur de foot mal rasé, sa veste en cuir noir et sa grande valise sur les genoux, ne devait pas être plus frais. Il avait rangé le fusil dans la valise et il chipotait tout le temps avec les boutons de son GSM. J'avais le dos glacé et les mains qui tremblaient. Je savais que je pouvais y passer à n'importe quel moment, si le type perdait son sang-froid. Et je n'avais pas envie de finir comme ça.

J'ai rangé la voiture sur la place en contrebas et j'ai marché jusqu'à l'agence. J'ai senti une brûlure à l'entrejambe, une douleur encore plus vive qui lançait à chacun de mes pas. Avec la

trouille, j'avais presque oublié mes problèmes de caleçon. Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis décidé. Je me suis tourné lentement vers le gars qui me suivait à quelques mètres et j'ai soulevé mon pouce en l'air dans un signe qui aux quatre coins du monde signifie que tout marche du tonnerre.

Sauf que lui, il allait se ramasser la foudre sur le coin de la gueule. Mais il n'en savait encore rien.

J'ai sorti mon trousseau, j'ai ouvert la porte, puis je l'ai calmement refermée derrière moi. Il me restait tout juste un quart d'heure avant l'heure d'ouverture. J'ai désactivé l'alarme, j'ai enclenché les néons qui se sont mis à crépiter tout le long des faux plafonds. J'ai collé mon front contre la vitre et j'ai tapoté avec mes clefs contre la paroi.

Le gaillard dans sa veste en cuir m'a lancé un regard perdu depuis l'autre côté de la rue. On aurait dit qu'il avait déjà compris ce qui me passait par la tête, alors je lui ai montré mon pouce pour la deuxième fois. Il a souri, il a tourné la tête vers la gauche puis vers la droite pour vérifier que personne n'approchait puis quand son regard est revenu sur moi, il a découvert que j'avais changé de doigt. C'était un beau grand doigt, le majeur de la main droite, qui se dressait alors bien haut, comme une potence tout en haut du gibet.

J'ai tourné le dos avec un rire nerveux et j'ai foncé droit sur le téléphone.

Le commissariat avait déjà reçu le message codé tapé sur le clavier de l'alarme. Un escadron spécial était en route. Le policier m'a répété de ne rien tenter, de me planquer derrière les vitres blindées et d'attendre que tout cela soit fini.

Je n'avais pas envie d'attendre. On n'a qu'une vie, il ne faut pas laisser passer la chance de devenir un héros.

Je suis revenu à la vitrine et ce que j'ai vu a élargi mon sourire jusqu'aux lobes des oreilles. Le gaillard était toujours là, il achevait une conversation sur son portable. Je ne voulais même pas savoir avec qui il causait. Je ne voulais pas savoir d'où il venait ni comment il s'appelait. Je voulais juste m'assurer qu'il avait bien compris que tout dérapait et que ça allait mal finir. Que la justice allait être rendue. J'avais plus que jamais besoin de me gratter à travers le pantalon. Ça brûlait et ça piquait à la fois. Je ne l'ai pas quitté du regard. Quand il a entendu les sirènes, il a sorti son *riot gun* de la valise et il est parti en louvoyant entre les voitures à l'arrêt. Les gyrophares se rapprochaient à toute allure. Il paraît qu'il a fallu seize balles pour arrêter sa course. Qu'il gigotait encore alors que son sternum et ses deux épaules étaient explosés par les impacts à répétition. C'était un dur à cuire. On n'est même pas vraiment parvenu à l'identifier, à cause des deux balles dans la mâchoire et de l'absence de papiers. Son complice, on n'a jamais pu mettre la main dessus non plus. Quand les flics sont arrivés chez moi, il avait décampé depuis longtemps sans laisser de trace. Il avait juste eu le temps de loger trois balles dans la nuque d'Yvonne et de lui tailler les doigts avec le couteau électrique. Un Seb pour gauchère, c'est moi qui le lui avais offert quelques années plus tôt. Combien d'années déjà ? Je ne sais plus le dire. Ça n'a pas d'importance, il doit prendre la poussière dans un couloir avec des milliers d'autres pièces d'instruction qui ne serviront jamais.

Pourtant, moi, je dis qu'il y a une justice.

J'ai reçu les félicitations de la direction nationale pour mon courage et une année complète de congé pour services rendus. J'ai même eu droit à une prime d'assurance exceptionnelle pour compenser le décès de mon épouse. Aux yeux de mes employeurs, c'était un accident de travail, en quelque sorte. J'ai touché de quoi m'acheter une villa à Sumatra et un labrador beige, qui ne me fait jamais chier. Puis qui ne me demande pas pour quelle raison je ne porte jamais de slip de bain à la place de ces informes maillots qui pendouillent jusqu'aux genoux.

C'est à cause d'Yvonne, que je lui répondrais.

Parce que le jour où elle s'est décidée à partir pour de bon avec son gynécologue, elle n'a rien trouvé de mieux que de descendre au garage, de perforer la batterie de sa vieille bagnole et de venir m'en verser le contenu sur le haut des cuisses, en hurlant comme une furie. J'avais hurlé aussi, j'avais rincé à l'eau mais ça brûlait pire encore, j'avais tamponné, frotté, épongé, ça m'avait boursoufflé la peau, rongé les poils, rosi et rougi tout le reste, au point que je n'aurais plus jamais osé montrer cette partie de mon corps à qui que ce soit. Pas même à mon miroir.

Elle s'était excusée quelques jours après, en venant chercher le poste de télé. Elle avait dit que c'était sans doute une partie d'elle qui ne voulait pas me quitter, qui avait honte de m'abandonner alors que j'avais été si gentil avec elle. Puis elle s'était barrée pour de bon sans plus d'explication.

À la police, à la direction nationale de la banque, j'ai joué le grand jeu, le mec qui pleure et qui ne s'en remettra jamais. J'ai dit que je croyais que les gangsters bluffaient, qu'ils ne lui feraient aucun mal, surtout si la police s'en mêlait. Ils m'ont cru, les crétins.

Et ils m'ont mis en congé maladie pour deux ans, en plus du salaire pour services rendus.

Traîner Yvonne en justice, j'aurais pas pu. Je croyais qu'en buvant dans mon coin tout allait finir par rentrer dans l'ordre.

Je n'avais pas tort. Je le savais bien, moi, qu'il y a une justice qui veille au grain.

Il faut juste lui laisser le temps. Et se tenir prêt à chaque instant. Parce qu'au moment où elle prend sa balance en main, la justice, il faut être là pour appuyer un grand coup sur le plateau, sans hésiter.

Puisque la justice a les yeux bandés, il faut en profiter.

Il faut l'aider à faire son travail.

Enfin, moi, c'est ce que je pense.

Et j'ai toute la vie devant moi pour y penser.



## LA TACHE DE SAUCE

Pour changer le monde, il suffit de changer de chemise. D'autres auraient écrit qu'il suffit de retourner sa veste, de plier bagage, de baisser son froc, moi, je le dis et je l'écris : il suffit de changer de chemise.

Si je n'avais pas eu cette réunion importante ce jeudi-là avec les acheteurs de Carrefour, si je n'avais pas mis ma chemise bleu clair avec les fines lignes blanches, si je n'étais pas descendu en vitesse manger un durum sauce samouraï, si je n'avais pas mordu aussi fort en plein milieu de la crêpe, si la viande d'agneau ne s'était pas dérobée sous la pression de mes dents, si l'un des morceaux n'était pas tombé pile sur ma cravate et s'il n'avait pas glissé vers la gauche, il n'aurait pas maculé en une traînée blanchâtre et huileuse, tout un pan de ma chemise. Et ma vie n'aurait pas basculé.

Une tache pareille, c'est une honte pour n'importe qui. Pour n'importe qui de sérieux, pour n'importe qui d'important. Moi, j'étais quelqu'un comme ça : directeur commercial pour le plus gros fournisseur textile des magasins Carrefour. Rien que le chiffre d'affaires en chemises que je généralisais justifiait trois temps-plein dans ma boîte ! Je ne pouvais pas me permettre d'arriver taché. Je suis descendu aux toilettes, le sous-sol tiède m'a fait penser aux centaines de cafards qui devaient rester tapis dans l'ombre, attendant avec patience la fermeture de l'établissement. Ça sentait la Javel et les pastilles désinfectantes pour urinoir. La moitié de durum que j'avais avalée pesait sur mon estomac. Il faisait trop chaud. Je manquais d'air.

J'ai fait glisser de l'eau dans le creux de ma main et j'ai aspergé ma chemise. Le résultat était pire qu'avant : l'aurole n'avait pas disparu, au contraire, elle s'était étendue et, là où l'on discernait la traînée de sauce blanchâtre avant que je ne l'asperge, on ne voyait plus désormais qu'une large trace de graisse et de doigts sales. Impossible de camoufler cela sous le veston, la tache couvrait toute la hauteur de la chemise depuis la ceinture jusqu'à la poche. Je me suis regardé dans le miroir. J'étais gros, bouffi, suant ; la tache me ressemblait : elle prenait toute la place et on n'avait qu'une envie, la voir disparaître.

J'ai regardé l'heure : il me restait vingt minutes avant mon rendez-vous. Assez de temps pour retourner au bureau, en faisant un crochet par l'entrepôt. Ce serait le comble si je ne trouvais pas une chemise à ma taille dans les tonnes de marchandises en attente. Bien sûr, la camelote mal cousue qu'on refilait aux grandes surfaces, après avoir importé les containers de Chine et ajouté l'étiquette « *Made in*

*EU* », n'avait pas la qualité de ma Ralph Lauren bleu clair, mais, vu les circonstances, une chemise crasse sans tache valait mieux qu'une bonne chemise dégueulasse.

J'ai traversé le snack sans achever les frites refroidies, j'ai couru pour rejoindre les bâtiments de la société.

S'il n'avait pas été si tard, si les employés avaient encore été présents, si ma secrétaire avait encore été à son poste, si j'avais eu un peu plus de temps devant moi, je n'aurais pas foncé directement vers le grand hangar situé dans l'arrière-cour, derrière les quais de déchargement. Si j'avais eu la clef, si je n'avais pas dû courir jusqu'à la conciergerie et fouiller deux armoires puis une bonne dizaine de tiroirs avant de trouver le bon trousseau, si mon téléphone ne s'était pas mis à piailler au moment où je traversais la cour, si ça avait été une erreur au lieu d'être ma mère, si j'avais pu raccrocher machinalement ou laisser tomber l'appel, je ne me serais pas retrouvé à entendre ça au milieu de la cour.

Je quitte ton père.

Elle avait dit ça sans palabre et sans préambule.

Si elle me l'avait dit en un autre lieu, à un autre moment, cela m'aurait fait un tout autre effet, mais là, dans la chaleur de juin, dans la moiteur de ma chemise auréolée par la transpiration, au milieu de la cour, j'ai senti comme une trappe qui s'ouvrait sous mes pieds, un grand vent qui traversait ma tête, j'entendais le bruit des voitures sur la chaussée, la respiration de ma mère dans le téléphone et j'avais envie de pleurer.

On ne se sépare pas à soixante-cinq ans. Ça n'a aucun sens.

On ne se sépare pas après quarante-trois ans de mariage.

On ne se sépare pas quand on est mes parents.

On ne peut pas.

Non.

J'ai raccroché sans rien dire. Je n'entendais plus que les voitures et le vent tiède, qui soulevait la poussière. C'était la première fois que je lui raccrochais au nez.

J'avais l'impression d'avoir treize ans. Un gamin coincé dans un corps d'adulte.

Maman quitte papa.

Si je n'avais pas divorcé moi-même, si Chantal ne m'avait pas quitté quatre ans plus tôt, si je n'avais pas eu tous les problèmes du monde à garder le contact avec mes deux fils, peut-être que j'aurais réagi autrement. Peut-être que j'aurais changé de chemise et que je serais entré en réunion avec un large sourire. Mais je n'arrivais pas à bouger. Je sentais que quelque chose bloquait ma gorge. Comme une boule de linge sale coincée juste en dessous de la glotte. J'avais envie de pleurer. J'avais l'impression que ce n'était pas ma chemise qui était dégueulasse mais le monde entier. Les gens, d'abord. À commencer par ma mère. À commencer par mon père. Ils auraient mieux fait de ne jamais se marier si c'était pour finir comme ça, c'est ce que je pensais. Et je pensais bien d'autres choses encore : que Chantal avait sans doute appelé mes enfants de la même manière pour leur parler à l'époque, avec les mots qui font mal, avec les mots qui heurtent, elle les avait sans doute appelés en pleine interro de math, au milieu d'un film à suspens, elle avait bousculé leur petite vie pour leur dire qu'elle me quittait pour de bon. On ne devrait jamais dire ça à ses enfants.

Je crois que j'aurais continué à ruminer pendant des heures et des heures, même plus encore, si une voiture n'était entrée dans la cour. Une large Audi rouge avec à son bord des gens que j'ai reconnus au premier coup d'œil. Le trio de choc des acheteurs de Carrefour. Ils m'ont souri à travers le pare-brise, j'ai fait un signe de la main droite en gardant la gauche collée sur ma chemise pour camoufler la tache. Pendant qu'ils manœuvraient pour ranger la voiture, j'ai crié que j'allais les rejoindre et j'ai filé vers l'entrepôt.

Si je n'avais pas eu en main les clefs de la grande porte en métal, je crois que je me serais enfui à ce moment-là. J'aurais filé en douce, foutu le camp les poches emplies de poudre d'escampette que j'aurais fait détonner à l'air libre, j'aurais couru de longues minutes jusqu'à perdre le souffle pour de bon, je ne me serais arrêté qu'une fois loin de la ville, de l'agitation, je crois que j'aurais couru jusqu'à tomber sur le sol en sanglotant.

C'est tout ce que j'avais envie de faire.

Au lieu de ça, j'ai déverrouillé les deux cadenas, enfoncé la clef dans la serrure et tiré vers moi la petite porte aménagée dans le grand volet de l'entrepôt. Je l'ai refermée aussitôt. Il faisait sombre, il faisait frais, on n'entendait presque aucun bruit, sinon, le flic flac d'une goutte d'eau qui chutait quelque part dans le bâtiment. Il n'y avait pas d'éclairage mais dans la pénombre j'apercevais au loin une lueur sous une porte fermée. Je me suis dit qu'on avait oublié d'éteindre une lampe. J'ai cherché à tâtons l'interrupteur et il m'a fallu quelques longues secondes pour le trouver. Juste le temps qu'il fallait pour que j'aie l'impression d'entendre des voix en provenance de la porte du fond. Des voix basses. À peine un murmure. J'ai hésité un instant avant d'allumer la lumière. Allais-je tomber sur une

réunion syndicale secrète ? Cela n'avait aucun sens : la seule porte de l'entrepôt était fermée de l'extérieur, personne ne pouvait se trouver ici. C'était un poste de radio, certainement. Quitte à oublier la lumière, autant oublier la radio du même coup. C'était logique.

J'ai levé la manette du disjoncteur et des centaines de tubes néons se sont mis à crépiter. Sur des dizaines de mètres, de gigantesques étagères stockaient les vêtements par cartons entiers. Pas la moindre trace de tissu, d'ailleurs ; vues d'ici, toutes les caisses semblaient identiques. Comment tout ce fatras était-il organisé ? Par client ? Par pays de production ? Par lieu de destination ? Par saison ? Par sexe ? Je courus vers le local à l'entrée pour consulter les fichiers. La porte était ouverte, mais elle donnait sur un petit bureau où l'on n'apercevait rien d'autre qu'un ordinateur à écran plat et un mur où étaient suspendus une trentaine de pistolets de lecture pour codes barres. Je n'avais pas le temps d'allumer le PC, pas le temps non plus de défoncer les caisses au cutter pour dénicher une chemise. Allais-je devoir me rendre à la réunion entaché ? Allais-je vraiment échouer si près du but ?

Je jetai un œil dans l'entrepôt. La porte sous laquelle j'avais vu sourdre la lumière était à présent bien visible, une pancarte au-dessus annonçait : atelier de couture.

Là, il devait y avoir des vêtements sortis des caisses. L'espoir s'est mis à pétiller dans mes yeux.

J'ai traversé la pièce au pas de course, longant les immenses étagères et les transpalettes stationnés. Au moment où j'atteignais la porte, j'ai eu l'impression qu'on me regardait. J'ai tourné la tête pour voir s'il n'y avait pas de caméra de surveillance et si aucun garde de nuit ne venait de pénétrer dans le bâtiment. Rien.